

[Anecdotes]

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **9 (1871)**

Heft 50

PDF erstellt am: **11.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-181538>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

l'autre, les aiglons, les mit dans le sac, puis donna à Marco le signal de le remonter.

Ce ne fut pas sans angoisse qu'Antonio regarda en l'air, en songeant que sa vie dépendait d'une faible corde, placée entre les mains d'un homme capable de tout. Le fusil avait disparu. Au bout de quelques secondes, qui parurent au jeune homme des siècles, il se sentit tiré en haut avec force. Il remit donc les pieds contre le roc, et ne tarda pas à se retrouver à la place d'où il était parti.

Le vieillard le reçut avec une figure aussi calme que si rien ne s'était passé.

— Il y avait là une rude besogne, Signor, dit-il avec un sourire particulier.

— Oui, répondit Antonio, révolté du manque de cœur de Marco, et ce n'est pas de votre faute si je ne suis pas au fond du gouffre en ce moment.

A l'ouïe de ces mots, l'œil de Marco étincela, sa figure, hâlée par le soleil, devint pourpre. Il ne répondit rien, ramassa d'un air sombre ses effets dispersés sur le sol et se prépara au départ. En ce moment, on entendit dans les airs le cri : « Pfluluf! hié! hié! » qu'Antonio avait déjà entendu une fois. Marco, tout en maugréant, enjola son fusil. Une grande ombre plana au-dessus de nos chasseurs, c'était la mère des aiglons qui, tenant en ses serres la moitié d'un chamois, allait rejoindre ses petits. A peine Antonio l'eût-il distinguée, qu'un coup de feu partit du fusil du sombre Marco, et que l'aigle tomba dans l'abîme avec sa proie. Le vieux murmura quelque chose de fort semblable à un blasphème, remit son fusil sur l'épaule, et partit. Il ne prit point pour s'en aller le chemin par lequel il était venu, il prit tout justement la direction opposée. Antonio le suivit, dans un morne silence. Le sentier alpestre ne tarda pas à s'élargir et à devenir commode: ils quittèrent la lisière du roc, pour gravir une pente assez douce, de laquelle un chemin très praticable conduisait à la demeure de Marco. Bientôt ils firent une halte, au fond d'une vallée, dans un endroit où un filet d'eau limpide, venant des glaciers, formait un petit ruisseau. Là, le jeune homme lava son visage couvert de sang et de poussière, et éteignit la douleur brûlante de ses blessures, heureusement peu considérables. Durant tout le trajet, il ne fut pas proféré une syllabe. Antonio se livra à des réflexions peu avantageuses sur le père d'Annita, lorsqu'il put se convaincre que Marco avait choisi, à dessein et sans nécessité, le redoutable sentier pour se rendre à l'aire des aigles. (A suivre.)

— Pour qui t'affliges-tu? disait un sage à celui qui pleurait, penché sur un tombeau.

— Pour quelqu'un que je n'ai pas assez aimé quand il vivait.

— Que ferais-tu donc s'il t'était rendu.

— Ah! jamais je ne dirais un mot qui lui fit de la peine!

— Va donc, et traite ainsi ceux qui vivent, te rappelant qu'eux aussi mourront un jour.

Le colonel Hans Herzog, faisant une inspection au camp de Bière, questionne un soldat du train :

A quoi reconnaît-on qu'un cheval est malade?

C'est qu'il ne mange pas et regarde de travers.

Oui, mais enfin, n'y a-t-il pas un autre signe plus particulier?

Ma foi, voilà colonel, chez nous quand un cheval est malade, « y vient pâle!! »

Dernièrement, la place d'équarisseur était vacante dans la commune de M...

Une brave femme vient présenter son fils comme postulant et insiste beaucoup auprès de M. le

syndic pour que celui-ci le recommande à la municipalité.

Voyez-vous, disait-elle, si vous prenez mon fils, ces Messieurs seront bien soignés!!

Un mot d'enfant :

Monsieur se met à table avec quelques invités, et son petit garçon de 5 à 6 ans veut se mettre à sa place habituelle.

Ote-toi de là, lui dit son père, tu n'as pas la barbe assez longue pour dîner avec nous.

Le petit s'en va dîner dans un coin de la salle sur un escabeau.

Survient le chat, qui veut partager le repas du gamin, mais celui-ci lui dit d'un air d'autorité :

Ote-toi de là. Vas-t-en dîner avec papa, toi qui as de la barbe!!

C'était il y a quelques jours, dans un café de Lausanne.

Deux paysans demandent demi-pot de vieux.

On leur apporte une bouteille de 70 à laquelle il manque deux doigts pour que le vin atteigne le cordon de mesure.

— Dites-voir, dit l'un des consommateurs en s'adressant au cafetier, la bouteille n'y est pas?

— Pardon, Monsieur, répond poliment celui-ci, mais voyez-vous le vin de l'année dernière est si fort qu'il aura fait monter le cordon!!

La livraison de décembre de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE ET REVUE SUISSE, paraissant à Lausanne, contient les articles suivants : I. Les landsgemeindes de la Suisse, par M. Eugène Rambert. — II. Les colons anglais dans la Nouvelle-Zélande, par M. Auguste Glardon. — III. Entre le bois et l'écorce. Proverbe en un acte, en prose, par M. Marc-Monnier. — IV. La révision de la Constitution fédérale, par M. Ed. Tallichet. — V. Chronique littéraire de Paris. — VI. Chronique italienne.

Bureau chez Georges Bridel, place de la Louve, à Lausanne.

Casino-Théâtre de Lausanne.

Direction de M. Ferdinand Lejeune.

Dimanche 17 décembre 1871.

LAZARE LE PÈRE

Drame en cinq actes, par J. BOUCHARDY.

Costumes neufs. — Style moyen-âge.

LES FEMMES QUI PLEURENT

Comédie en un acte du Gymnase.

On commencera à 7 1/4 heures très précises.

Dimanche 24 décembre, relâche.

L. MONNET. — S. CUÉNOUD.

LAUSANNE. — IMP. HOWARD-DELSILE.